

tellement l'esclave des circonstances, qu'elles le forcent à abjurer, malgré lui, sa conduite passée. Ce qui, comme on le verra, n'était pas une *contrition parfaite*, aussi n'en a-t-il pas reçu l'absolution générale!

UN EGYPTIEN.

(COMMUNICATION)

Mr. l'ÉDITEUR,

Quoique peu capable de faire des vers, néanmoins je crois être en état de découvrir, comme un autre, les fautes que Messieurs les rimeurs (entendez-moi bien, je ne dis pas les poètes) commettent à chaque pas qu'ils veulent faire dans une carrière qu'ils sont si peu dignes de parcourir. Il m'est encore plus facile de ressentir et d'exprimer mes sentiments, lorsque le morceau singulier que j'ai cru devoir vous communiquer, me promet par son absurdité, du succès dans mon entreprise. Mais venons au point.

Vous vous rappelez peut-être d'avoir vu et lu, dans le cours de l'Élection, une chanson ou une espèce de chanson, car je crains de me tromper, ne sachant vraiment comment l'appeler, qu'un certain je ne sais qui, par je ne sais quel travers, s'est mis en tête de faire imprimer; c'est ce qui prouve jusques-là, que les sois comme les gens d'esprit, aiment à faire, part au public, les uns de leur fadaïses, les autres de leurs bonnes productions. Mais en allant plus loin, nous voyons bien autre chose! Vous allez juger vous-même, lisez:—

Pour faire aller un moulin  
Monsieur l'Électorique  
Employer un Médecin  
Serait un joli moyen  
Chimique, chimique, chimique.

Si votre moulin à vent  
Attrape la colique,  
Donnez-lui un lavement  
Il traitera doucement  
Sa clique, sa clique, sa clique.

Eh bien, c'est admirable n'est-ce pas? Dites donc avec moi, qu'il n'y a rien de tel qu'une Élection pour échauffer la tête aux poëtreux, pour monter la verve des rimeurs! Combien ne devons nous pas nous réjouir de ce que les Trois-Rivières ont fourni à ce nouveau faiseur de bouts rimés, l'occasion de déployer ses rares talents pour la poésie! Combien surtout est louable son enthousiasme, puisque pour donner sortie à la nombreuse foule d'idées que son cerveau ne pouvait plus contenir, il lui a fallu se résoudre, à faire un voyage d'une trentaine de lieues! Ah ma foi, l'on serait porté à croire que cette excursion poétique, était une *course patriotique*, si l'on ne savait le contraire. Mais laissons là la politique et le patriotisme, changeons de sujet, et revenons à notre *Orphée* qui craignant de ne pas passer pour prophète en son pays, a cru s'immortaliser en rimaant sur un moulin à vent. Comme je vous ai déjà annoncé que je ne suis pas moi-même poëte, je m'abstiendrai de discourir sur la mesure de ses vers, mais au moins qu'il me soit permis d'examiner s'ils ont le sens commun. J'ignore si l'illustre poëte a jamais été *meunier*, mais tout ce que je puis dire, c'est que pour un homme qui veut faire aller un moulin, il emploie ou suggère de singuliers moyens. Jusqu'à présent, nous avons entendu dire et nous avons vu que le vent, l'eau, la vapeur font aller les moulins, mais nous n'avons pas encore ouï dire que l'on eût jamais appliqué la *chimie* en guise d'eau, de vent et de vapeur. Ce poëtreux laisse un peu trop à la sagacité du lecteur, il aurait dû expliquer en note, la manière la plus propre à opérer l'effet que son *génie d'invention* lui paraît faire anticiper. Surtout il devrait nous donner une description de son moulin et nous dire de quoi il est fait. Cela me fait naître l'idée de lui demander (car je ne m'adresse pas à un plus sot encore qui en remettant ces vers à l'Imprimeur, a eu la modestie de vouloir se faire passer pour l'auteur d'une *niaiserie* que ses idées rétrécies et son défaut d'éducation lui ont fait regarder comme un *morceau de choix*) cela, dis-je, me fait naître l'idée de lui demander, s'il ne serait pas par hazard un descendant des *Romains*, et comme il paraît d'un génie et d'un esprit un peu divergent, s'il ne se serait pas figuré que son moulin est fait de quelque matière qui n'est plus en usage et qu'il se serait par fois imaginé, avoir servi à fabriquer de pareilles machines, chez ses ancêtres? Aurait-il eu le génie de construire idéalement quelque autre machine pour faire passer ses *moyens chimiques* et les mettre en jeu sur son moulin? En attendant qu'il nous donne cette solution (car il lui faudra du tems pour dérouler les papasses de ses ancêtres et y trouver des recettes pour construire des moulins transparents!) Passons à la *colique*.

Un moulin à vent avoir la colique! Bravo, bravo, tout n'est pas découvert, le nouveau chimiste trouve non seulement le moyen de la guérir, mais encore de donner la colique, et qu'il le croirait, la donner à un moulin à vent! Ah quelle idée admirable, quelle heureuse conception, quelle belle matière à traiter pour l'illustre descendant d'un peuple sifflé de son Virgile! Vous avouerez qu'il a un peu dégénéré, eh oui, si bien que je ne crois me tromper en pensant que battu de la maladie qu'il redoute pour le moulin, il soit tombé dans une débilité qui a si fortement agi sur son *cerveau poétique*, qu'il lui a occasionné un délire au point de lui faire croire que du tems de ses ancêtres l'on faisait des moulins à vent de verre, auxquels l'on donnait la colique, que l'on guérissait par un moyen chimique. Eh! qu'a-t-il donc aussi lui à se décimer contre les médecins?

Courage, Mr. l'Éditeur, nous ne sommes pas encore au bout; ce digne habitant des loges ne se possède plus, il craint tant que son moulin ne soit aussi constipé que son cerveau, qu'il veut absolument lui faire donner un lavement! Voilà encore une *réticence* (car il aime les *figures* apparemment) il laisse à notre sagacité de découvrir comment et par où le chimiste opérerait; il aurait pourtant pu facilement nous donner une petite dissertation sur cette maladie, et surtout la colique des moulins de verre, car il appartient aux experts dans l'art, de discourir sur celui qu'ils ont été le plus à portée de connaître. Qu'est-ce qu'il entend ce fou, cet échappé des loges, par la *clique d'un moulin*? Je crois qu'il serait bien en peine de le dire. Mais, adieu, j'en ai déjà trop dit, laissons la le poëtreux, s'amuser avec son moulin, sa colique, son lavement, son moyen chimique, ne lui disputons pas une propriété à laquelle il a tant de droits, séparons nous de ce pauvre homme et disons ensemble,

Qu'on peut prouver à moins son défaut de bon sens.

Je suis, Monsieur,

PHILO-ELECTORIQUE

AU REDACTEUR DE L'ARGUS.

MONSIEUR,

Quelques *grands politiques*, s'appliquent à contre dire et trouver fort déplacé tout ce qui a été dit dans l'ARGUS depuis quelques tems; ils disent par exemple que "c'est le chien qui aboie (non pas après que le voleur est entré) mais après que le voleur est sorti." J'avoue qu'ils ont quelque droit de raisonner ainsi, parcequ'ils ne pensent pas à ce qui peut en résulter par la suite. Pour ne pas entrer en plus grande discussion avec ces *grands raisonneurs*, je vais leur passer leur métaphore, et admettre que "c'est le chien qui aboie après que le voleur est sorti." On ne peut disconvenir que le chien devait aboyer avant que le voleur fût entré! Mais qui vous assure que d'autres voleurs ou peut être le même voleur, voyant la maison ouverte, et ne rencontrant aucun obstacle, ne viendront pas emporter ce qui restait dans cette MAISON? Donc le chien avait raison d'aboyer même après que le voleur était sorti, pour avertir le maître qu'il ne faut pas laisser entrer le même voleur ou d'autres qui seraient encore plus à craindre. Ces comparaisons paraissent peut être triviales à quelques uns, mais elles sont à la portée de ceux à qui s'adressent ces réflexions.

LINDOR.

Lettre d'un Trifluvien à un de ses amis à Québec.

CHER AMI,

Tu te plains de ma négligence, je ne t'ai pas écrit depuis un mois. Que veux-tu? je suis devenu, depuis quelque tems, spectateur si attentif du mouvement et de l'agitation de mes concitadins, que j'en ai presque oublié mes amis. Nouveau Descartes, je me suis livré tout entier à la contemplation du tourbillon de ma petite planette politique. Mais maintenant, que je suis revenu de mon extase électorique, je vais reprendre ma correspondance ordinaire.

J'ai eu assez souvent occasion de te parler de nos petites chicanes, divisions et querelles Trifluviennes, compagnes toujours inséparables des petites villes. Chez nous, les gens se voyent de trop près et trop souvent, et l'humaine engence est trop portée à l'envie et à la médisance, enfin celle là est trop imparfaite pour ne leur pas donner prise et pour ne pas faire d'une petite ville un petit chaos dont les éléments se choquent sans cesse, *non bene junctarum discordia semina rerum*.

Je te vois sourire de complaisance et dire en ton cœur: "pour moi j'habite une grande ville." Doucement mon petit. Quoique les petites jalousies, les petites vanités ne fassent pas tant de bruit chez vous, parceque l'espace est plus vaste, vous avez aussi votre quote-part. Madame la bourgeoise veut aller au bal chez Madame de la Robe, mais elle est rebulée, et Dieu sait comme mesdames Médiance et Malice.....

Mais à une autre fois. Je veux te parler d'une petite affaire de ces jours derniers. C'est une anecdote qui pourra être d'une grande utilité pour les braves qui désirent se venger de leur ennemi sans grand danger. Si chaque jour que Dieu amène chez vous il y a sur pied quelque pièce de Tragi-comique ou de comique larmoyant, tu peux bien penser qu'un tems d'élection a dû être fertile en farces de cette valeur. Tu sauras donc qu'un successeur de Patelin en avait sur le cœur contre un quelqu'un ici. Pourquoi? cela serait trop long à détailler. Le fait est qu'il lui en voulait et désirait se venger. Devine ce qu'il a imaginé. Par ma foi, il est digne d'une patente.—Il a fait comme un Japonnais, s'est coupé le ventre, pour obliger son ennemi d'en faire autant.—O! non, non. Il n'a fait comme personne avant lui, c'est du nouveau... Et bien donc, il a commencé par s'armer comme Hercule, et a été guetter son adversaire dans un endroit *sablonneux, sablonneux*, ceci est essentiel. Au moment favorable, il l'a attaqué comme un brave, au dépourvu, et l'a terrassé, sans que l'autre ait su d'où cela provenait. Cependant comme notre héros n'avait pas le bras du Dieu dont il portait l'arme, son antagoniste s'est relevé. Alors que faire? il avait bien abattu son homme par derrière, mais par devant c'est une autre affaire. N'ayant ni assez de force ni assez de courage, il eut recours à la ruse, et fit usage de l'arme dont on se sert pour faire la chasse à l'oiseau mouche, une poignée de sable. S'il eut pu l'aveugler il était bien, mais malheureusement la fortune était contre lui. Quelle arme prit-il ensuite pour sa sûreté? Ses jambes. Elles l'ont si bien servi qu'il est arrivé chez lui avec les honneurs du triomphe et le bonheur de s'être vengé noblement et sans grand danger. De sorte qu'un brave avec un bâton, du sable et de bonnes jambes peut aller partout sans craindre—*experientia constat*.— Il faut que je finisse et me soucrive

Ton Ami, \* \* \*

La Grande Bretagne et les États-Unis.

Le *Courier de Londres* du 15 Août, dans l'annonce que les fonds avaient fléchi par la suite de l'appréhension d'une rupture entre la Grande Bretagne et les États-Unis, mérite peu d'attention. Il y a eu souvent, depuis quelques années, des interruptions tout aussi graves, sans produire d'autres appréhensions, du moins sérieuses, que celles d'un courtier de fonds, qui est un être composé d'appréhensions.

Il est clair cependant qu'il existe, entre les deux puissances, des différences d'opinion qui, tôt ou tard, produiront des difficultés sérieuses. Dans plus d'une occasion, ces différences d'opinion ont été manifestées publiquement et avec chaleur; témoin la lettre de Monsr. Canning au sujet de la convention relative au commerce des esclaves, approuvée par le président des États-Unis, et rejetée par le sénat.

D'ailleurs, on sait que des négociations de la plus haute importance ont été entamées itérativement pendant plusieurs années sans succès, par les ministres américains à la cour de Londres. M. Gallatin, qui est arrivé dans cette capitale sur la fin de Juillet, était chargé, disait-on, lors de son départ des États-Unis, d'instructions